

Berthe ne l'écoutait pas.

Elle avait pris sa course vers la maison qu'habitait sa mère, et par l'entrebaillement de la porte se glissait dans l'allée et gagnait l'escalier.

Mme Leroyer attendait sa fille avec une indicible angoisse.

L'absence de Berthe se prolongeant au delà de toute prévision, la pauvre mère cherchait des motifs pour expliquer ce retard...

Elle n'en trouvait pas et, à mesure que le temps passait, les conjectures les plus noires assiégeaient son esprit troublé.

Elle se figurait Berthe victime d'un accident ou tombée dans quelque piège tendu par la police qui surveillait sans doute la maison de René Moulin.

Des agents avaient peut-être arrêté brutalement la jeune fille dès son premier pas dans le logis du prisonnier...

Cela semblait possible et même vraisemblable, aussi Mme Leroyer, désespérée, se reprochait amèrement d'avoir sacrifié Berthe à son désir aveugle de réhabiliter la mémoire du martyr.

L'ouragan qui faisait rage au dehors redoublait son épouvante.

Elle se traînait de son fauteuil à la fenêtre qu'elle ouvrait, et se penchait vers la rue déserte où la pluie tombant sans relâche changeait les ruisseaux en torrents.

L'attente toujours déçue lui donnait une fièvre ardente. Son pauvre cœur malade battait à se briser dans sa poitrine trop étroite. Les suffocations se succédaient.

A plusieurs reprises il lui sembla qu'elle allait mourir sans avoir revu son enfant.

— Mon Dieu ! balbutiait-elle en joignant ses mains suppliantes, mon Dieu ! laissez-moi vivre jusqu'à son retour... permettez-moi de l'embrasser encore...

L'angoisse morale atteignant son paroxysme, jointe à la douleur physique qui grandissait de minute en minute, amena une crise inévitable.

— Allons, c'est fini... se dit Angèle, Dieu m'a condamnée... Berthe, en rentrant, ne me trouvera plus vivante...

Et elle perdit connaissance.

Quand elle revint à elle, après un évanouissement assez long, elle était toujours seule.

Son premier regard fut pour la pendule.

Les aiguilles indiquaient onze heures.

— Espérer plus longtemps serait folie... pensa la mourante. Il est arrivé malheur à Berthe...

Soudain, par la croisée ouverte, arriva distinctement le bruit d'une voiture marchant grand train. Un peu avant d'atteindre le numéro 19, cette voiture fit halte.

Mme Leroyer trouva la force de quitter son siège et d'arriver jusqu'à la fenêtre.

Elle aperçut les lanternes rouges d'un fiacre immobile, mais la distance et les ténèbres ne lui permettaient pas de voir qui descendait de ce fiacre.

Le cocher tourna bride.

Angèle ferma la fenêtre et vint se mettre aux aguets près de la porte.

Deux minutes s'écoulèrent, puis un pas rapide et léger se fit entendre dans l'escalier.

La veuve de Paul Leroyer ne respirait plus.

Le pas léger, le pas féminin, s'arrêta sur le carré.

La porte s'ouvrit brusquement et Berthe, pâle comme un spectre, son châle traînant derrière elle, entra ou plutôt se précipita dans la chambre.

Angèle poussa un cri étouffé et tendit les bras à sa fille, qui se laissa tomber sur sa poitrine en sanglotant.

— Berthe, ma chérie, ma mignonne, balbutia Mme Leroyer, pourquoi ces larmes, pourquoi cette pâleur?... As-tu couru quelque grand péril?... Que s'est-il passé?... Parle vite...

L'enfant étouffait.

Elle voulut répondre ; elle remua les lèvres, mais elle ne put articuler un seul mot.

LXXIV

— Mon enfant bien-aimé, reprit Angèle, parlez-moi... Je t'en prie... réponds-moi... ton silence me fait peur... Encore une fois, que s'est-il passé ?

Berthe tenta un nouvel effort, mais pour la seconde fois sa voix trahit sa volonté ; ses lèvres restèrent muettes.

— Mme Leroyer, dont l'effroi grandissait de seconde en seconde, demanda :

— Enfin, tu viens de la place Koyal ?

La jeune fille fit un signe affirmatif.

— Tu es entrée dans le logement de René Moulin ? poursuivit Angèle.

— Oui... répondit Berthe d'une voix faible comme un souffle.

— Tu as trouvé le secrétaire ?

— Oui.

— Et cette enveloppe que tu allais chercher ?...

— Je ne l'ai pas...

Mme Leroyer se sentit défaillir.

— Tu ne l'as pas ? répéta-t-elle.

— Elle n'existe plus...

— Qu'est-elle devenue ?

— Elle est brûlée...

— Qui te l'a dit ?

— J'ai vu...

La veuve du supplicié se tordait les mains ; ses sanglots éclatèrent.

— Elle n'existe plus ! balbutia-t-elle avec désespoir. Oh ! mon Dieu ! c'est le dernier coup !

Berthe était arrivée rue Notre-Dame des Champs anéantie, brisée, par le drame dont elle avait été l'invisible témoin à la place Royale.

L'effrayante douleur de sa mère produisit chez elle une réaction soudaine.

En face de la défaillance de Mme Leroyer elle se sentit ranimée et se leva vivement afin de soutenir la pauvre femme que l'émotion étouffait.

— Mère chérie, dit-elle en enveloppant Angèle de ses bras, au nom du ciel ne te laisse pas abattre ainsi... sois courageuse et forte, je te le demande à genoux !

— Je tâcherai... fit la mourante, mais je veux tout savoir... Que s'est-il passé place Royale ?...

— Des choses effrayantes...

— Je dois les connaître... Ne me cache rien...

— Écoute donc...

Et Berthe, d'une voix tremblante, raconta dans leurs moindres détails les faits que nous connaissons et dont le logement de René Moulin avait été le théâtre.

Mme Leroyer l'écoutait en frémissant.

Toute son attention, toute son âme, étaient suspendues aux lèvres de sa fille.

Quand l'étrange récit fut achevé, elle demanda :

— Et cette femme... cette folle... est partie emportant les débris du papier consumé ?

— Oui, mère...

— Et tu n'as pas tenté de lui reprendre ce papier ou du moins de la suivre ?

Berthe secoua la tête.

— L'effroi me paralysait... répondit-elle.

Les deux hommes se sont-ils emparés de l'or et des titres de René Moulin ?

— Ce n'étaient point des bandits ordinaires... Il ne se sont même pas occupés de ces valeurs et de cet argent... J'ai pris tout, et j'ai pris aussi le papier glissé par un des misérables dans l'enveloppe ouverte par lui... ce papier qui, disaient-ils, devait faire condamner à coup sûr le protégé de mon père...

En disant ce qui précède la jeune fille vidait ses poches, et déposait pêle-mêle sur la table les pièces d'or et d'argent, les quelques billets de banque et les titres de rente.

Ensuite elle tira de sa poitrine l'enveloppe de papier bleu anglais portant pour suscription le mot JUSTICE, et que la main de Georges de la Tour-Vaudieu avait effrontément violée.

Elle le tendit à sa mère en lui disant :

— Le papier est là...

Mme Leroyer arracha de l'enveloppe un carré de velin portant dans l'angle gauche une torche et un poignard imprimés à l'encre rouge.

Au-dessous se lisaient ces lignes, d'une écriture contrefaite :

« Voir un à un les chefs de section.

Leur annoncer la prochaine arrivée à Paris du libérateur.

Les mesures sont si bien prises que rien ne pourra conjurer la perte du tyran.

La première tentative aura lieu un jour d'Opéra.

Les sections seront averties la veille, et devront se tenir prêtes à l'action.

Le mot d'ordre est : ROME ET LONDRES. »

— Ah ! les infâmes ! dit Angèle lorsqu'elle eut

fini sa lecture, ils perdaient René Moulin ! Cette note trouvée dans ses papiers, faisait de lui pour tout le monde le complice des conspirateurs !... Quels étaient ces hommes, ces implacables ennemis de notre ami ?

— Je l'ignore, répliqua Berthe, un seul nom a été prononcé, celui-ci : *Leduc*... mais le visage des misérables est gravé dans ma mémoire... Si je les rencontre jamais, fût-ce dans dix ans, fût-ce dans vingt ans, je les reconnaitrai...

— A quelle classe semblaient-ils appartenir

L'un avait l'air d'un bourgeois aisé... l'autre, celui qu'on appelait *Leduc*, portait un costume d'ouvrier... C'était peut-être un déguisement... C'est ce dernier qui a lu la lettre, et ensuite il a dit à peu près ceci : *Cette femme, à Paris, menaçant d'évoquer le passé contre moi ! Et cet homme possédant ce papier dont il connaissait la valeur ! Sans le hasard j'étais perdu !*

— Il a dit cela ! s'écria la veuve avec une expression étrange.

— Oui, mère... Si ce ne sont les paroles mêmes, c'est du moins le sens exacte... Je l'affirme...

— Ah ! poursuivit Mme Leroyer, René avait raison !... Il ne s'illusionnait pas sur l'importance de cette lettre... Il savait qu'en nous la donnant il nous donnait le plus précieux des biens ! Cette lettre me rattachait à la vie en m'apportant l'espérance... Cette lettre changeait ton avenir... et maintenant plus rien !... tout est anéanti !... Ah ! nous sommes condamnées !... nous sommes maudites !...

— Mère, pourquoi désespérer ainsi ?... Pourquoi douter de la bonté de Dieu ?... M. René Moulin devait savoir par cœur le contenu de ce précieux papier... Il te le dira quand il sera libre.

— Avant qu'il ne soit libre je serai morte !... murmura douloureusement Angèle.

— Tais-toi, mère !... dit Berthe vivement, ne répète pas cela ! Veux-tu donc m'enlever le courage dont j'ai tant besoin ? Pourquoi d'ailleurs ce découragement ? Tu sais bien que je t'aime de toute mon âme, et tu sais bien aussi que je ne suis pas seule à t'aimer. Nous sommes trois... René Moulin d'abord... puis un autre...

— Un autre ? répéta la veuve.

— Oui, notre ami, qui n'a pu sauver mon pauvre frère mais qui te guérira, toi, il me l'a juré.

— Le docteur Étienne ?

— Oui.

— Tu as raison, il nous est dévoué... c'est un brave cœur

— Qui nous aime toutes les deux comme s'il était ton fils et si songe, j'en suis sûr, à t'appeler sa mère...

— Sa mère, moi ! dit Angèle en tressaillant.

— Oui... répondit l'enfant qui rougit jusqu'à la racine des cheveux. Mais pourquoi sembles-tu surprise et troublée ?... Le docteur ne serait-il pas pour toi le meilleur des fils ? Avec lui nous serions heureuses...

Mme Leroyer passa les deux mains sur son front, comme si elle voulait en écarter une pensée funeste.

— Ah ! balbutia-t-elle, j'ai peur de comprendre...

— Mère, que comprends-tu donc ?

— Étienne Lorient t'a-t-il dit qu'il t'aimait ?

— Peut-être ne me l'a-t-il pas dit tout à fait, mais il me l'a laissé deviner.

— Et toi, tu l'aimes ? demanda douloureusement Angèle.

Berthe ne répondit que par son silence. Elle baissa les yeux et sa rougeur augmenta notablement.

— Tu l'aimes ? répéta la malade.

— Eh bien ! oui, mère, je l'aime, et de toute mon âme. depuis que je l'ai vu si bon, si tendre, si dévoué, pour Abel et pour nous...

Oh ! malheureuse ! malheureuse enfant ! fit Angèle d'une voix brisée en élevant ses mains tremblantes au-dessus de sa tête. Je n'avais pas encore assez souffert ! Il me manquait ce dernier coup !...

Berthe, connaissant la sympathie de Mme Leroyer pour le jeune médecin, fut atterrée des paroles qu'elle venait d'entendre.

— Mère, je te comprends mal, n'est-ce pas ? demanda-t-elle. Comment l'affection que m'inspire Étienne Lorient pourrait-elle être un malheur pour moi, et pour toi un chagrin ?... Ne serions-nous